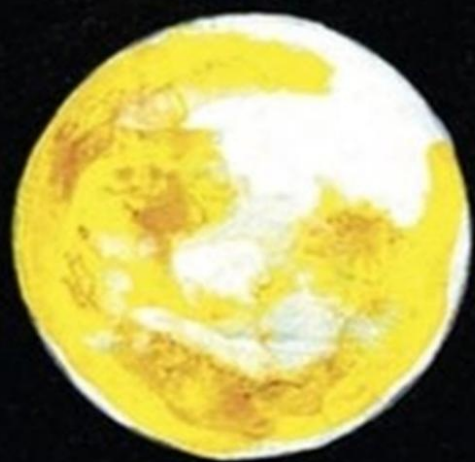


Camisole

Olivier David Cugny



Olivier David Cugny

Camisole

© Olivier David Cugny, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8075-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ENTRE DEUX EAUX

Hanté par cette idée, cette impression, j'ai avancé, sans jamais rien dire. Il se trouvait bien des moments de solitude mais au fond je n'étais jamais seul.

En ce début Avril, je me sens vaciller. Les nuits sont courtes et parfois torrides. Les journées de travail s'éternisent au delà du raisonnable. Jeune, mince et affuté, l'énergie ne manque pas pour alimenter mon hyper activité. Rien ne laisse présager une chute imminente et brutale.

Associé à l'alcool et aux deux paquets de Lucky Strike quotidiens, le prozac est bien cette pilule du bonheur magique et le lexomil, la nuit, permet d'atténuer l'euphorie qu'il suscite.

Je pèse 59 kilos et court plus vite et plus loin que jamais.

Mon temps libre est rythmé par les parties de tennis avec mon pote Manu et les rendez vous avec Elle. Le reste du temps je cours. Beaucoup. Longtemps. Vite.

C'est une soumission.

Elle évite de penser, de se poser les vraies questions. Une sorte de syndrome de Stockholm du pauvre. T'as pas les moyens de te faire enlever par des ravisseurs Colombiens ? Alors tu cours comme un con pour te soumettre toujours plus. Et surtout ne pas réfléchir. Penser le moins possible.

Il fait très chaud en Martinique en ce début juillet 2022. L'air est moite et la piscine ne suffit guère à rafraichir plus que quelques minutes.

J'attends depuis plusieurs semaines qu'un éditeur m'appelle pour me dire que mon recueil « Fermentation » est celui qu'il a mis une carrière à attendre. Mon téléphone ne sonnera pas ce soir. Il est dix neuf heures ici, et à Paris, le petit monde de l'édition dort paisiblement ou se brasse dans des soirées Parisiennes.

L'ambiance est joyeuse à la maison.

Elle discute avec notre amie Stéphanie et mon fils Tom s'est invité à l'échange.

Hier, il a eu son bac scientifique mention bien.

Nous sommes très fiers et Stéphanie lui a offert une bouteille de Champagne pour fêter son diplôme avec les copains.

Dans un mois, il quittera la maison pour aller étudier, ironie du sort, à Toulouse, mon fief, la terre de toutes mes décadences, de ma première déchéance.

Je suis dévasté mais rien, je le crois, ne transparait.

Elle sait. Comme toujours.

Et ne dit rien. Elle se contente de m'apporter un verre d'eau et mes

médicaments.

Le riz à la tomate, aux petits pois et à la viande, mijote tranquillement.

Lili joue dans la piscine avec Paf, notre Jack Russel, heureuse et insouciante.

Je soulève mon quintal et me dirige vers la chambre. Dans le couloir je pense à la chance de Lili, ses 9 ans, son bonheur, son papa si drôle qui raconte des bêtises.

Dans la salle de bain, seul, je pourrai pleurer tranquillement sous la douche, comme souvent depuis vingt ans.

À table, ils parlent fort. Tous semblent se connaître depuis longtemps.

En vérité ils se côtoient depuis quelques semaines tout au plus, soit le début de leur internement. Tout semble bruyant et fort mais au ralenti. Les phrases me paraissent dénuées de sens, et je me sens à la fois spectateur et pris au piège.

L'idée de cette clinique psychiatrique n'a pas été la meilleure.

Peut être le Docteur Hamelin ne s'imaginait elle pas avec qui je partagerais le premier déjeuner.

La visite d'entrée est un vague souvenir, avant le repas, comme si je savais déjà que ce n'était pas le bon endroit, ni le bon moment.

Le réfectoire est froid, la table de huit personnes où est donné le repas ressemble à celles que l'on avait au lycée. En face de moi une fille parle beaucoup et me fixe. Je suis l'attraction car le nouveau. Des plats sont posés sur la table. Mon assiette reste vide.

-T'as pas faim ? m'assène t'elle.

Je hoche la tête.

Je me lève sans un regard et sans un mot, non sans avoir ingurgité les médicaments ordonnés puis rejoins ma chambre.

Très vite je ne fus plus maître de mes mouvements, de moi même,

et mis une bonne demi heure à retrouver ma chambre après avoir voulu faire un tour dans le couloir, en rebondissant contre les murs.

Lors de la visite, le médecin m'avait averti que le téléphone portable était interdit.

Je tâtais discrètement la poche de mon jeans pour sentir mon Nokia 3210 au commencement de ma cuisse.

Sa turgescence phallique me rassura.

Revenu péniblement dans ma chambre, j'appelais Elle :

« Vient me chercher, ils sont tous fous ici, je suis drogué à mort. Je vais y passer. »

« Ok j'appelle Bruno. »

Après une longue traversée des coteaux nous sommes arrivés à Rebigue. Ce printemps 2002 jouissait d'une météo remarquable. Les champs sur les coteaux au dessus de Toulouse étaient bien verts. Les mosaïques que l'on devait apercevoir vue d'avion devaient être magnifiques. Après la mairie, la voiture s'est engouffrée rapidement dans le vallon. Dans la descente, nous étions entourés par les tournesols. Je n'eus pas vraiment le temps, ni l'envie d'apprécier la beauté de toutes ces couleurs. J'étais pressé de sortir de ce cauchemar.

Derrière le portail coulissant, le visiteur découvrait le jardin, magnifique, fruit du travail de mes parents. La première vision était un pin parasol immense. Nous sommes montés par la droite, avons longé le potager puis sommes arrivés derrière la maison et avons garé la voiture non loin du barbecue et de la grande table du jardin. Cette immense table était faite de traverses de chemin de fer que mon père avait récupérées. Elle sentait la convivialité, les repas interminables sous l'acacias. Au dessus de la maison on pouvait atteindre par un escalier, le haut du jardin. Un chêne centenaire majestueux nous accueillait et posait son regard sur des noisetiers et une ruche.

Chaque année, au moment de la récolte du miel nous faisons avec nos amis et voisins « la fête des abeilles ». Jean Marie, le voisin et ami de toujours avait lui aussi des ruches. Maman et lui mettaient leurs accoutrements en fin d'après midi pour sortir les casiers de miel. Je me souviens de Jean Marie, enfumoir à la main, envoyant la fumée blanche de nitrate d'ammonium dans la ruche par l'entrée pour endormir les abeilles. Le soir Marie Thérèse apportait la soupe au pistou. Bernard et Nadine, les autres voisins, se joignaient à nous avec de l'excellent Bourgogne. Nous mangions en entrée les beignets de l'acacias qui baignait la table d'ombre, spécialité de maman. Nous dégustions ensuite la soupe, puis, de façon solennelle Jean Marie posait un casier de miel brut sur la table, généreusement offert par les abeilles. Magie et grandeur de la nature. Nous prenions le miel directement dans la bouche et recrachions la cire.

Le goût de cet instant est inoubliable.

Nous sommes descendu de voiture. J'ai regardé fixement la longue table.

Je m'en souviens comme si c'était hier.

C'était hier.

Ma sœur était là. Que faisait elle là ? Au mois d'avril ? Elle ne venait sur

Toulouse qu'à Noël ou passait en coup de vent au mois d'Août. Surement un concours de circonstances.

Elle semblait clairement affectée, avait si je me souviens bien les yeux rougis. Oui le jeune homme fort et joyeux n'allait pas bien et personne n'avait rien vu venir.

« J'aurais imaginé ton frère venir me voir dans cet état mais certainement pas toi Olivier » m'avait asséné le Docteur Hamelin le matin même, ou la veille je ne sais plus.

Ma sœur semblait à peu près d'accord avec elle et quelques vingt ans plus tard elle n'avait, je le sais aujourd'hui, toujours pas compris ou accepté cette incongruité.

Ma mère, en haut de l'escalier nous accueillait chaleureusement, prévenue par Elle de notre arrivée.

Papa était là, rassurant.

Lui habituellement si volubile se tenait à distance. Il avait compris à cet instant qu'il allait falloir être là sur la durée et non faire rougir ses yeux à bon marché sur le moment.

Je ressens encore aujourd'hui cette présence ce jour là. Une enveloppe, un cocon silencieux.

Tu me manques tellement.

SUR LA CRÊTE

Sur la crête, libre ; seul.

En équilibre, sur ma tête ton linceul.

Je vacille mais sens ta présence ;

Sublime, profonde absence, cosmique confluence.

Il est difficile de dire depuis quand remonte cette idée d'être accompagné.

L'enfance ? L'adolescence ?

Autour de la pré adolescence, quand je faisais du vélo sur les coteaux, et gagnais régulièrement une étape du tour de France dans ma tête.

J'étais tellement mieux dans ma tête.

Le sentiment d'être filmé, suivi, arriva plus tard.

Ce printemps 2002, quelques semaines avant de me retrouver au cabinet, immobile, sans plus pouvoir bouger, des rencontres, des coïncidences, des visages qui me paraissaient passer et repasser devant moi m'avaient fait ressentir des choses bizarres.

Le film avec Jim Carrey, The Truman show m'était inconnu.

Je me sentais dans le même état que lui quand il commence à s'apercevoir de la supercherie.

Bien entendu, je me raisonnais intérieurement, et cherchais même une explication pathologique, psychiatrique.

La schizophrénie ? pas de voix, ni de dédoublement de personnalité et dans mes recherches aucuns autres troubles y correspondant.

Un burn out ? Peut être et le petit garçon plein d'imagination prolongeait juste l'expérience, devenu adulte. Ce monde parallèle finalement m'amusait. Parfois oppressant, je finissais par me prendre au jeu de cette super production qui suivait tous mes faits et gestes, donnant à manger aux téléspectateurs en faisant le pitre.

Cela pouvait être assez réjouissant.

De l'euphorie à l'abattement.

Une oscillation rapide d'un état à l'autre. Le quotidien devenait de plus en plus difficile pour mon entourage et moi.

Enfin, mon entourage se limitait à Elle et papa. Le reste c'était silence radio, on met la tête dans le sable et les fesses en arrière. Surtout ne pas voir. Se persuader que ce n'est rien et qu'il va bien.

« Il est fort, il a toujours été le plus drôle de tous, il finira par aller mieux ».

Les semaines qui suivirent furent un enchaînement de hauts et de bas.

À Rebieue, cette île, comme l'appelait le Docteur Hamelin, affleurait ce sentiment d'être protégé des regards indiscrets, comme une star cachée, traquée, à l'abri des paparazzi.

MONTMARTRE

Isabelle nous attendait devant le 102 de l'avenue Raymond Naves.

Dans ce quartier résidentiel chic et bourgeois de Toulouse, cette petite maison nous a plu tout de suite.

Le crépis manquait sur la façade, une lampe pendait par le fil devant l'entrée mais nous nous sommes Elle et moi, je crois, de suite projetés.

Le portillon rouillé grinça puis Isabelle ouvrit la porte d'entrée.

C'était une porte du style année soixante, peut être cinquante, je n'en sais rien j'y connais rien, avec une ouverture en son milieu à hauteur de poitrine, protégée par des barreaux.

Derrière, un couloir nous faisait face.

Une chambre à droite et une à gauche. Puis la minuscule salle de bain, ensuite les toilettes.

Au bout du couloir, il y avait une porte fenêtre donnant sur le jardin, précédé par une terrasse en béton, avec un apprenti sur la droite.

La partie salon était petite, mais une cheminée en bon état répondait aux briquettes rouges du mur opposé. Une deuxième porte donnait sur l'appentis.

Ce salon et cette cheminée, nous l'avons de suite imaginé l'hiver devant un bon film.

Elle m'a pris la main. Je crois que j'étais heureux.

De l'autre côté du couloir et de la porte fenêtre se trouvait la cuisine, largement éclairée par une fenêtre donnant sur la terrasse. Un petit cagibi se trouvait entre la cuisine et les toilettes. La machine à laver y prendra place.

Au bout de la cuisine, une pièce pourrait faire un bureau. Elle aussi disposait d'une porte fenêtre qui faisait face à la terrasse et regardait l'appentis, de l'autre côté.

Il y avait une frise au mur. Les locataires précédents en avaient fait une chambre d'enfant.

Le jardin n'était pas immense, un mur le séparait d'une rue piétonne menant à un cours de danse et de musique. De l'autre côté un grillage s'érigéait entre le jardin de la voisine et nous. Des notes de piano s'échappaient d'un cours et rendait la visite encore plus agréable.

Dans la cabane, au fond du jardin, il y avait des restes d'outils rouillés, une vieille tondeuse en panne et d'autres objets inutiles.